

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
DU VI^e ARRONDISSEMENT DE PARIS
(fondée en 1898)



Nouvelle série N° 36 - Année 2023

Siège social
MAIRIE DU VI^e ARRONDISSEMENT
78 rue Bonaparte
PARIS

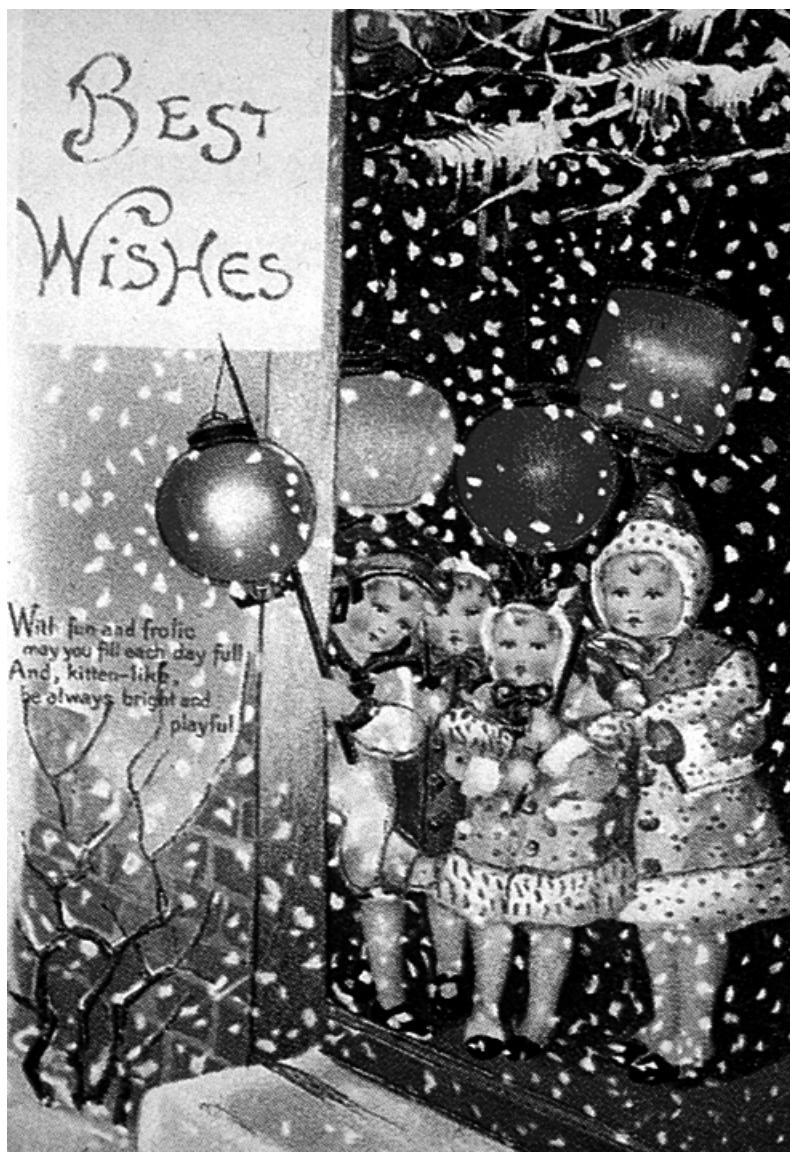


Fig. 1. Carte postale anglaise. Début du siècle. « Les tournées porte-bonheur »
© Coll. particulière

Le VI^e, un arrondissement où vivent les traditions de Noël

Nadine Cretin*

Décembre, solstice d'hiver... les hommes, depuis la nuit des temps, ont tenté d'exorciser le froid, les ténèbres et les angoisses de l'hiver. Lumières, verdure, générosité rassurent : ce sont les traditions de Noël, formées par le christianisme dans diverses régions en Europe qui se perpétuent et se transforment au fil des temps dans tout l'Occident. Ainsi dans le VI^e arrondissement de Paris, se retrouvent, intemporelles, les traditions de cette fête.

Décembre... Les nuits progressent, le froid s'installe et les arbres se dépouillent de leurs feuilles à l'approche du solstice d'hiver, dans l'hémisphère nord. Dans Paris comme dans tout l'Occident, les inquiétudes qui s'ensuivent vont être conjurées par les traditions de Noël, la chaleur des rassemblements familiaux et l'enchante ment retrouvé de l'enfance. Lumières, verdure, générosité rassurent. Dès novembre, on s'affaire dans les rues commerçantes illuminées. De grands repas prometteurs marquent ce temps hors du temps où l'abondance promet l'abondance pour la nouvelle année qui s'annonce. Depuis que

* Historienne spécialisée en anthropologie religieuse, Nadine Cretin est membre de la Société d'ethnologie française. Auteur d'une douzaine de livres, elle étudie les origines et les manifestations des fêtes et traditions occidentales, et en particulier celles de la fête de Noël. Elle a donné, le jeudi 14 décembre 2023, une conférence qui a fait l'objet d'une captation en visio-rattrapage et peut être rééccoutée sur notre site : sh6e.com.

l'Église a choisi au IV^e siècle de placer la naissance de l'Enfant Jésus à Noël, d'autres traditions pieuses se sont ajoutées : crèches, messes de minuit, concerts... Noël est une fête à la dimension intemporelle où l'au-delà n'est jamais loin.

Le solstice d'hiver

Pour comprendre Noël, il est indispensable de s'ouvrir à l'Europe avant de considérer le seul VI^e arrondissement de Paris. Dans l'hémisphère nord, l'époque du solstice d'hiver est un temps où les jours sont très courts, le froid règne et les arbres sont nus. Le solstice, un instant précis à la minute près autour du 21 décembre, dure plus qu'une simple journée au regard des traditions. Il couvre non seulement la période des « fêtes » qui comprennent Noël et le Nouvel An, ou, comme on disait autrefois, des « douze jours » qui vont de Noël à l'Épiphanie, mais aussi tout ce qui va du 6 décembre (la Saint-Nicolas) au 6 janvier. La verdure dans les maisons et dans les rues, les lumières, la chaleur des familles qui se retrouvent et celle de la cuisine, les noëls (avec un n minuscule quand il s'agit des chants réservés à cette époque) et l'animation des quartiers commerciaux marquent la période.

Les jours se remettent doucement à allonger. C'est le départ d'une nouvelle année, et les traditions qui s'installent vont être prometteuses de prospérité. Tout a une signification : l'abondance des mets des copieux repas promet l'abondance toute l'année, selon le principe du « gaspillage cérémoniel » souligné par l'ethnologue Martine Segalen à propos des mariages, quand l'on dépense sans compter¹ ; plus les craquements de la bûche de Noël dans la cheminée sont importants, meilleures seront les récoltes ; mis à germer dans une coupelle le 4 décembre, le blé de la Sainte-Barbe doit avoir poussé bien droit le soir de Noël pour garantir de belles moissons, selon une coutume provençale. Partout, des cadeaux tombés du ciel comblient le dénuement de l'hiver.

Comme dans une grande partie du monde occidental, l'Avent transforme le VI^e arrondissement en l'habillant de lumières et de verdure.

1 . Martine Segalen, Jocelyne Chamarat, *Amours et mariages de l'ancienne France*, Paris, Berger-Levrault, 1981, p. 170.

Instituée au concile de Tolède en 656, la période liturgique de l'Avent, comprenant les quatre dimanches qui précèdent Noël, commence fin novembre ou début décembre. Ce petit carême tient son nom du latin *adventus Domini*, avènement du Seigneur, dont les chrétiens fêtent Noël, c'est-à-dire l'Incarnation (Dieu fait homme). Ce ne fut que vers 330 que la Nativité fut placée le VIII^e jour avant les calendes de janvier : le 25 décembre). À propos de la naissance du Christ, Luc dans son Évangile parle de la mangeoire de Bethléem, puis de l'annonce aux bergers qui dormaient dans les champs, sans donner de date. C'était donc la nuit. Le nom de Noël vient du latin *natalis*, naissance, en référence à celle de l'Enfant-Jésus, il est apparu au tout début du XII^e siècle, dans le *Voyage de saint Brendan* (« al Nael Deu », à la naissance de Dieu), puis *Noel* chez Philippe de Thaon, moine anglo-normand auteur du *Livre des Créatures ou Comput* en 1119. À ses débuts, il est arrivé à l'Avent de durer six semaines à partir de la Saint-Martin, le 11 novembre. À l'arrivée des jours sombres, cette date était importante pour les baux ruraux jusqu'à un temps récent, car les ouvriers saisonniers rentraient alors dans leurs familles. Les saints de l'Avent sont généreux, à l'image de saint Martin († 397) qui a partagé son manteau avec un pauvre aux portes d'Amiens. Né en Pannonie (Hongrie actuelle), ce soldat romain allait devenir le célèbre évêque de Tours².

Pour conjurer l'obscurité grandissante, à l'occasion de la Saint-Martin, les petits Allemands promènent encore des lanternes le soir du 10 novembre : représentant un visage grimaçant, elles étaient autrefois creusées dans un légume (rave, courge) tout comme les modernes citrouilles d'Halloween, et promenées au bout d'une baguette d'arbre fruitier. On voit là un symbole de multiplication agraire³. Porte-bonheur, les tournées des enfants munis ou non de lanternes étaient très répandues en Europe : elles ont pour beaucoup disparu, mis à part les *Christmas Carols* toujours d'actualité en Grande-Bretagne, et, depuis les années 1990, les quêtes d'Halloween qui s'imposent en France avec plus ou moins de succès. Ces quêtes étaient de grande importance en période de passage (fin d'année, Mardi gras, Pâques, 1^{er} mai) (fig. 1 p. 52) Par groupes de cinq ou six, les petits, dépositaires de l'avenir, venaient volontiers chanter leurs vœux aux portes des maisons :

2 . Selon son biographe Sulpice Sévère († vers 420), dans sa *Vita Martini*.

3 . Arnold Van Gennep, *Le Folklore français*, rééd. Paris, R Laffont, 1999, p. 2268 et 2284.

« Au gui l'an neuf », annonçaient-ils en France. Le maître ou la maîtresse de maison leur donnait en échange un petit cadeau (une pomme, des noix, de la monnaie...) et, inconsciemment, empochait ainsi les voeux et se mettait l'avenir de son côté. Gare à celui qui ne donnait rien ou n'ouvrirait pas sa porte ! On disait qu'il s'attirait une très mauvaise année. Les enfants « dé-chantaient »⁴, en proférant des malédictions devant la porte close, ce qui prouve que ces tournées avaient un caractère magique. Du Cange, dans son *Glossaire* (xvii^e siècle), fait remonter la coutume aux Romains de l'Antiquité, ce que nous n'avons pu vérifier. Il est certain que la permanence de la coutume dans de nombreux pays d'Europe (Grèce, Roumanie, Allemagne, France, etc.) prouve qu'elle est ancienne.

La Saint-Nicolas, le 6 décembre

Autre saint généreux de l'Avent, saint Nicolas, évêque de Myre en Asie Mineure (Turquie actuelle) a existé aux III^e-IV^e siècles. La légende lui a prêté de nombreux miracles, dont l'un des plus connus est d'avoir sauvé des marins de la tempête : pour cela, il est devenu patron des marins. De nombreux quartiers proches de la mer ou d'une rivière, sujets aux inondations, lui sont dédiés. Grâce à ce patronage des marins, saint Nicolas est très connu en Amérique du Nord, car les colons lui étaient reconnaissants d'avoir traversé l'Atlantique sains et saufs au xvii^e siècle. Il y influencera au xix^e siècle la figure de Santa Claus, le Père Noël.

Par ailleurs, saint Nicolas est réputé avoir délivré trois prisonniers injustement condamnés et avoir doté trois jeunes filles pauvres que le père vouait à la débauche. Enfin, selon un miracle très connu mais tardif (ix^e siècle), il aurait ressuscité trois enfants qu'un méchant boucher (ou aubergiste) avait découpés en morceaux et « mis au saloir comme pourceaux ». Cela lui valut de devenir le patron des enfants. (fig. 2)

4 . Nicole Belmont, « Chanter et déchanter dans les chansons de quête », *Ethnologie française*, 1992/3 : *Paroles d'outrage, blasphème, pamphlet*, p. 245-247.

Le culte de saint Nicolas s'est propagé par les routes maritimes surtout à partir du IX^e siècle⁵, et après 1087 quand des marins ont ramené ses restes à Bari (dans les Pouilles en Italie) pour les soustraire aux « infidèles ». Son culte s'est affirmé dans l'Europe rhénane, grâce à un chevalier lorrain, Aubert de Varangéville, qui a déposé une phalange (d'un doigt bénissant, dit-on) à Port-en-Lorraine. Ce lieu, Saint-Nicolas-de-Port, est devenu un but important de pèlerinage. Saint Nicolas a recouvert des éléments de la mythologie germanique et acquis en particulier la capacité de se déplacer dans les airs sur sa monture, comme le dieu Odin sur Sleipnir, son cheval à huit pattes. Avec son âne (son cheval blanc aux Pays-Bas), le saint évêque est censé aller de toit en toit pour déposer ses cadeaux dans les cheminées.

Saint Nicolas est accompagné du Père Fouettard, personnage sombre à l'allure bestiale qui a plusieurs noms et apparences en Europe, comme en Alsace où il est nommé Hans Trapp. Couvert de fourrures et de haillons, il porte des baguettes qui lui servent, dit-on, à punir les enfants désobéissants. Son visage sombre lui a donné aux Pays-Bas, à partir du XVI^e siècle, les caractéristiques d'un page africain aux cheveux crépus, accompagnant saint Nicolas réputé venir d'Espagne.



Fig. 2. Saint-Nicolas et le saloir, s.d..
Image d'Épinal. © Coll. particulière

5 . Paul Magdalino, « Le culte de saint Nicolas à Constantinople », dans *En Orient et en Occident le culte de saint Nicolas en Europe. X^e-XX^e siècle*, Véronique Gazeau, Catherine Guyon, Catherine Vincent, (dir.), Paris, Éditions du Cerf, 2015, p. 44.

Étant donné l'aspect sombre du personnage, il n'y a en réalité pas de caractère ethnique au départ, et la polémique sur l'esclavage n'a pas lieu d'être.

Comme lors de certaines mascarades suisses du Nouvel An, en Appenzell par exemple, ou lors de carnavals (autres débuts d'année) en Autriche et en Allemagne, des personnages habillés de costumes aux couleurs chatoyantes et portant des couvre-chefs élaborés, les « beaux », s'exhibent à côté d'autres masqués et affreusement vêtus de paille ou de fourrures, les « laids ». Contrairement à ces derniers qui évoquent la stérilité et le monde non civilisé, les belles créatures jettent des noix, des oranges (comme les Gilles de Binche en Belgique) ou des bonbons, incarnant la prospérité souhaitée pour la nouvelle année : christianisées, elles ont donné le distributeur saint Nicolas qui s'est retrouvé tout naturellement escorté du Père Fouettard.

Le tableau du peintre néerlandais Ian Steen, « La Saint-Nicolas » (1665-1668), conservé à Amsterdam au Rijksmuseum, est intéressant à plus d'un titre (fig. 3). D'abord, il montre le rassemblement familial à cette occasion et les cadeaux des enfants qui n'étaient pas qu'alimentaires, même s'il y a ici abondance de pains d'épices et de gâteaux. Il dévoile l'importance du soulier pour y recevoir le cadeau : tout comme une main tendue, il n'appartient qu'à une seule personne ; un garçon pleurniche car il a reçu une baguette dans sa chaussure ! On y voit enfin un père qui montre à ses enfants le conduit de la cheminée. Très importante à Noël, cette dernière représente le « foyer » par excellence : les cadeaux tombent de cette « brèche faite dans l'espace domestique clos »⁶. Peints au XVII^e siècle, ces symboles restent importants lors de nos Noëls, mis à part qu'à Paris ce n'est pas saint Nicolas le pourvoyeur d'abondance, mais le Père Noël, et que ce n'est pas dans la nuit du 5 au 6 décembre qu'il passe, mais dans celle du 24 au 25.

6 . Claude Lecouteux, *La maison et ses génies. Croyances d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Imago, 2000, p. 72.



Fig. 3. Ian Steen, *La Fête de saint Nicolas*, vers 1665.

Déjà de nombreux points communs avec nos Noëls.

© Rijksmuseum, Amsterdam

Pendant l'Avent, Paris change

Dès la mi-novembre, avant même le début de l'Avent, les rues se parent de verdure et de lumières à l'image des intérieurs, et certains magasins aiment ainsi souligner l'architecture de leur immeuble. (fig. 4 et 5) Les décos extérieures de Noël apparurent à la fin du xix^e siècle aux États-Unis⁷. Les grandes villes européennes, Londres en tête (Regent Street, 1953), adoptèrent cette coutume après la Seconde Guerre mondiale. Si l'éclairage des grands magasins parisiens était particulièrement soigné dès les années 1950, l'illumination des Champs-Élysées est tardive : elle s'est greffée sur une manifestation commerciale, « L'Alsace fête Noël », qui eut lieu à la Maison de l'Alsace (63 Champs-Élysées) en 1982.



Fig. 4. Devanture du café de Flore en décembre 2022.

La verdure habille les devantures.

© auteur

La décoration des maisons est plus ancienne que celle des villes, mais le sapin, devenu un élément essentiel de Noël, eut du mal à s'imposer dans les pays catholiques (Italie, Espagne, Autriche...) : en France, il ne connut son succès qu'au cours de la première moitié du xx^e siècle. Venant de régions protestantes, il fut longtemps considéré comme concurrent de la crèche.

Si l'on en croit Tertullien, apologiste chrétien en Afrique du Nord (romanisée à l'époque) aux II^e-III^e siècles, la verdure dans les maisons à ce moment de l'année n'est pas nouvelle. Il reprochait aux chrétiens d'agir comme des païens au moment des Saturnales en décorant les portes des maisons de lauriers et de chandelles⁸ : alors que les arbres

7. Karal A. Marling, *Merry Christmas*, Cambridge, Harvard University Press, (Mass.), 2000, p. 184.

8. *Oeuvres de Tertullien*, t. II, 15, *De l'idolâtrie*, Paris/Chalon sur-Saône, Éd. Vivès, 1852, p.229. Traduit par Eugène-Antoine Genoude (Gallica) https://www.tertullian.org/french/g2_08_de_idololatria.htm



Fig. 5. Devanture de Ralph Loren, 173 boulevard Saint-Germain, en décembre 2022.
 « Les immeubles sont mis en valeur. »
 © auteur

sont nus et la nuit très présente dans l'hémisphère nord, ces symboles d'espoir se comprennent facilement. À partir du bas Moyen Âge apparurent les premières attestations d'arbres entiers (sapins ou épicéas) en Allemagne au xv^e siècle dans des hôpitaux ou maisons de corporation. En 1521, une mention intéressante figure dans les registres de Sélestat en Alsace : la ville avait payé cette année-là des gardes forestiers pour surveiller les forêts jusqu'à la Saint-Thomas, le 21 décembre à l'époque, à propos de l'abattage des *mais* (arbres toujours verts)⁹. Cette mention prouve que les familles étaient nombreuses à décorer leur intérieur d'un petit sapin : elles le posaient sur une table ou l'accrochaient au plafond.

Les couronnes de l'Avent ou de Noël sont connues en France depuis la Seconde Guerre mondiale. Faite de verdure tressée (sapin, lierre, houx...), la couronne de l'Avent, horizontale, comporte quatre bougies qui sont allumées progressivement lors des quatre dimanches de l'Avent. La coutume s'aligne sur celle des bougies posées sur une roue de charrette allumées jour après jour dans un pensionnat de la Mission intérieure d'Allemagne près de Hambourg : le fondateur, le pasteur luthérien Johann Heinrich Wichern, réunissait les enfants autour de

9 . Gérard Leser, *Noël-Wiernachte en Alsace*, Mulhouse, Éd. du Rhin, 1989, p. 91.

l'orgue chaque soir de l'Avent dans les années 1833-1838¹⁰. D'origine anglo-saxonne, la couronne verticale, elle, symbolise l'accueil quand elle décore la porte d'entrée.

La verdure de Noël comprend également le gui et le houx. Le gui, qui se fane très vite, est un symbole aimé pour le Nouvel An. On connaît sa réputation chez les Celtes qui recueillaient religieusement cet « envoyé du Ciel » sur les chênes rouvres, selon Pline l'Ancien (77 ap. J.-C.), le sixième jour de la lune quand l'astre était « déjà dans toute sa force »¹¹. Remède anti-poisons et symbole de fécondité, on dit aujourd'hui qu'il est de bon augure de s'embrasser dessous dans la nuit du 1^{er} janvier.

Le houx est également très aimé, d'autant que c'est à ce moment de l'année qu'il est le plus beau avec ses feuilles vertes luisantes et ses baies rouges, les couleurs de Noël. Ses piquants étaient censés éloigner les sorcelleries. À son image, on décorait le sapin de petits gâteaux comportant des pointes, réputées elles aussi porter bonheur : biscuits en forme de sapins, de coeurs, d'étoiles, de croissants de lune, de losanges... La décoration de l'arbre de Noël est apparue assez tôt. On y accrochait des symboles d'immortalité (pommes), de prospérité et de fécondité (noix), parfois d'hosties non consacrées évoquant le paradis, puis de bougies : il en fallait douze, comme les douze mois de l'année. Certains, telle l'ethnologue Françoise Lautman, pensent que l'arbre décoré de pommes rouges était inspiré de l'arbre de la tentation d'Adam et Ève : un sapin, arbre toujours vert, orné de pommes, était utilisé par les mystères joués sur les parvis des églises du XIV^e au XVI^e siècle¹². On dit qu'après une grande sécheresse, au milieu du XIX^e siècle, les verriers lorrains de Meisenthal eurent l'idée de remplacer les pommes par des boules en verre soufflé¹³, qu'ils continuent de produire, et ont fait la célébrité de cette ville.

Autre façon de patienter pour les enfants, les calendriers de l'Avent sont connus de tous. Au XIX^e siècle, des petits Allemands collaient chaque jour une image sur une page illustrée en attendant Noël : ainsi,

10 . *Ibid*, p. 20.

11 . *Histoire Naturelle*, traduction d'Émile Littré, Paris, 1877, t. 1, p. 605, 606 (extraits).

12 . Françoise Lautman, *Crèches et traditions de Noël*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1986, p. 149.

13 . Gérard Leser, *op. cit.*, p. 187.

en 1834, un des frères Grimm avait collé quelques vignettes (profanes ou non) sur une aquarelle qui représentait un sapin décoré. D'autres exemples au XIX^e siècle faisaient état de traits tracés sur la porte d'une armoire, ou d'images collées sur le mur de la chambre selon la mention de la diaconesse Elise Averdieck (†1907) de Hambourg dans un livre pour enfants de 1851, et même de petits gâteaux à détacher d'une feuille jour après jour entre le 1^{er} décembre et le 24¹⁴.

L'un des premiers imprimeurs à commercialiser les calendriers de l'Avent fut Gerhard Lang, à Munich, en 1908. La dernière case, celle du 24 décembre, représentait invariablement l'Enfant Jésus et la crèche de Bethléem.

À partir des années 1950, ces calendriers, d'inspiration chrétienne, se sont multipliés et ont été garnis progressivement de chocolats. Maintenant, d'inspiration presque uniquement profane, ils contiennent toutes sortes de petits cadeaux : parfums, petits jouets, bières et même croquettes pour chats ou chiens.

À Noël, on ouvre son cœur et son porte-monnaie

L'activité marchande est importante, et la tradition des marchés de Noël remonte au Moyen Âge, comme celui de Vienne (Autriche) attesté en 1278, ou de Munich en 1310. Avec la Réforme protestante, qui refusait le culte des saints, celui de Strasbourg, qui avait lieu quelques jours avant la Saint-Nicolas, s'est déplacé en 1570 pour être placé avant Noël. C'est le marché le plus ancien de France. Toutefois, selon l'écrivain Roger Vaultier, une « foire aux étrennes existait déjà au Moyen Âge et se tenait sur le pont Saint-Michel ; puis elle s'étendit jusqu'au pont au Change »¹⁵. De nos jours, après un premier marché installé aux abords de la gare de l'Est dans les années 1980, les marchés de Noël se sont étendus dans Paris au cours des années 1990, avec plus ou moins de succès. Beaucoup ont disparu ou leur durée a été réduite. On y trouve tout ce qui est utile pour le sapin, la crèche, le réveillon, et même parfois des objets insolites (savons, bijoux, babouches marocaines...), ce qui est interdit à Strasbourg. Les stands

14 . <http://www.weihnachtsmuseum.de/en/die-ausstellung/advent/adventskalender>

15 . Roger Vaultier, *Les fêtes populaires à Paris*, « Les petites boutiques du jour de l'An », Paris, Éditions du Myrte, 1946, p. 9.

qui plaisent le plus sont ceux des pains d'épices et du vin chaud. Marseille a longtemps privilégié la foire aux santons : en 1803, la première qui s'y est tenue avait trois stands.

Le VI^e arrondissement de Paris comptait deux marchés de Noël : l'un place Saint-Sulpice, l'autre à Saint-Germain-des-Prés. Seul ce dernier subsiste de la fin novembre au 1^{er} janvier. Le marché de Saint-Sulpice a remplacé les expositions de crèches venues d'ailleurs, puis on lui a préféré des installations sportives (piste de luge, patinoires...).

Le cadeau, ou étrenne, donné à cette époque est ancien. Expression de voeux, il devait être de bon augure. Déjà, Ovide, au 1^{er} siècle de notre ère, constatait dans ses *Fastes* qu'on préférait recevoir aux calendes de janvier de l'argent plutôt que des aliments suaves (dattes, figues ou miel)¹⁶ ! Les cadeaux sont restés longtemps alimentaires, surtout à la campagne mais, avec la montée de la bourgeoisie et la naissance des grands magasins au XIX^e siècle, ils sont devenus principalement des jouets.

Les grands magasins présentent des vitrines attrayantes et celles de Paris attirent des touristes du monde entier. Sur un modèle déjà connu à New York chez Macy's dans les années 1880, la première vitrine animée parisienne fut au Bon Marché en 1909 : elle présentait, au moyen d'automates de la maison Roullet-Decamps, la récente découverte du pôle Nord le 6 avril de cette année-là par l'Américain Robert Peary. Les rouages des vitrines animées se sont complexifiés dans les années 1950 (avec des marionnettes à fil), permettant aux vitrines de présenter gratuitement des petits tableaux souvent remarquables et amusants, mettant en scène des jouets ou accessoires vendus sur place, vitrines que les enfants ne se lassent pas de contempler.

L'animation des rues comprend les quêtes de diverses associations d'entraide, comme celles de l'Armée du Salut qui se font parfois en musique. L'époque est à la générosité, et d'importantes manifestations se mettent en place, tel, à la télévision, le « Téléthon » au début du mois de décembre. Des boîtes de chocolats sont offertes par les mairies aux personnes âgées. Celle du VI^e collecte des jouets en bon état pour les enfants défavorisés ; ces dernières années, la collecte était organisée à l'intention des orphelins de la police. De nombreux salons du livre et ventes de charité ont lieu pendant l'Avent dans les mairies

16 . <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FASTAM/F1-Plan.html> (I, 183-226)

et les paroisses. Des réveillons gratuits sont parfois proposés le soir du 24 décembre. En 2002 place Saint-Sulpice, sous réserve d'inscription préalable, un réveillon était offert à l'intention des personnes seules : il était parrainé par la mairie du VI^e, le Comité des fêtes et d'action sociale, Les Amis du VI^e, les chefs pâtissiers Pierre Hermé et Gérard Mulot, les commerçants et restaurateurs des rues des Canettes, Guisarde et Princesse, le Monoprix de la rue de Rennes, les Cafés Richard, Promocash, Bermudes, la Mission locale de la Croix-Rouge du VI^e, SOS Amitié, l'hôtel des Canettes, La Guardia, Tony Truand, Terre des Bouddhas, Willman et La Procure¹⁷.

Grâce au comte Paul-Gabriel d'Haussonville, homme politique, la tradition des « arbres de Noël », préparés par les mairies et entreprises pour leur personnel, a été instituée avant la guerre franco-prussienne quand, en 1870, tant d'Alsaciens et de Lorrains sont venus se réfugier à Paris¹⁸.

Les noëls, des chants immuables

Populaires ou liturgiques, suivis toujours avec recueillement par un public de tout âge, croyant ou non, les chants constituent une dimension importante de l'Avent, tant dans les maisons, dans les rues que lors des messes de minuit ou de concerts publics. De grands compositeurs (Bach, Rossini, Debussy, Bizet, Mendelssohn, Britten...) ou d'autres moins célèbres sont mis à l'honneur dans les églises, au théâtre, à la maison de la Radio, à la Philharmonie de Paris...

Partout en Europe, des chorales de jeunes chanteurs présentent un large répertoire de noëls, souvent dans des églises ou des salles paroissiales. Ainsi, entre les 9 et 17 décembre 2023, divers concerts de Noël du collège Stanislas, donnés par la manécanterie de garçons dans la chapelle des Missions étrangères, rue du Bac, et à l'église Saint-François-Xavier, ou par les chœurs de filles à la chapelle Notre-Dame-sous-Terre au collège, ont remporté un vif succès.

Parmi les concerts de Noël les plus célèbres en Angleterre, celui de King's College à Cambridge est connu depuis que la BBC l'a enregistré en 1928.

17 . Selon une affiche dont la photo nous a aimablement été communiquée par M. Christian Chevalier que je remercie vivement.

18 . Armand Cailliet, *Le Folklore étaminois commun à la Beauce, au Gâtinais et au Hurpoix*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1967, p. 38

Les chorales de jeunes Suédois se produisent à l'occasion de la Sainte-Lucie, le 13 décembre, ce qui est d'autant plus étonnant qu'il s'agit d'une jeune sainte sicilienne martyrisée lors des persécutons de Dioclétien au tout début du IV^e siècle. Autre sainte généreuse de l'Avent, Lucie apporte en Suède vivres et lumières. Sa légende prétend qu'elle aurait eu les yeux arrachés lors de son martyre et elle est souvent représentée avec un plateau portant ses yeux, premier lien avec la lumière. Cette sainte est célébrée en raison de son nom, Lucie, qui dérive justement du latin *lux* (lumière), en cette époque très obscure en Suède où sa fête est attestée depuis le XVIII^e siècle. Dans les églises sombres, un cortège de jeunes filles vêtues d'une aube et ceinturées de rouge, une lumière à la main, s'avance en suivant une sainte Lucie (la *Lucia*) portant sur la tête une couronne de bougies éclairées. Contrairement aux quatre bougies de la couronne de l'Avent, leur nombre n'est pas significatif. Ces jeunes filles précèdent des jeunes gens « à l'étoile » au curieux chapeau pointu. Tous chantent des hymnes, profanes ou non, et le tableau, suivi avec beaucoup de recueillement, est saisissant. Encouragé par les ambassades, il s'exporte de plus en plus, telle la célébration parisienne de la Sainte-Lucie le soir du 5 décembre 2023 à l'église Saint-Sulpice. Ce très beau spectacle s'était déjà produit à Notre-Dame en 2017 et 2018, mais il fut interrompu par l'incendie de la cathédrale de 2019, puis la covid.

Dans les familles suédoises, le matin du 13 décembre, alors qu'il fait encore nuit, la plus jeune fille de la maison porte la couronne de bougies. En chantant, suivie de ses frères et sœurs en aube avec une bougie à la main, elle apporte à ses parents encore couchés un plateau avec du vin chaud et des gâteaux dont certains ont la forme de roues solaires.

D'inspiration chrétienne ou non, les noëls, chants immuables repris chaque année, rappellent l'enfance : *Les Anges dans nos campagnes*, *Il est né le Divin Enfant*, *Douce Nuit*, *Mon beau sapin...* Certains abondent d'images sur les dons faits à l'Enfant-Jésus par des communautés de diverses régions de France : le fait que les modestes bergers de Bethléem aient été les premiers prévenus de la Nativité a toujours plu. Avec force détails, ces noëls ont été écrits d'après *Les Bourgeois de Châtres* de L.-V. Crestot, prêtre de la région parisienne aux XV^e et XVI^e siècles, qui officiait dans la petite localité de Châtres (devenue Arpajon en 1720). La première version de ce noël comportait quatorze

couplets¹⁹. Entre provinces, ils se copiaient les uns les autres mais, ainsi que le précisait le poète Max Buchon à propos des noëls de Franche-Comté, les défauts « puisés au fond de la nature humaine, restent immuables, comme les grandeurs et les travers de l'humanité »²⁰.

Guillaume Apollinaire (1880-1918) avait goûté le charme de ces noëls variés dans un caveau de la rue de Buci un soir de réveillon, peu avant la guerre de 1914. Séduit, Apollinaire avait écrit dans *Le Flâneur des deux rives* : « Les noëls ne sont-ils point parmi les plus curieux monuments de notre poésie religieuse et populaire ? Ce sont, en tout cas, les ouvrages qui reflètent peut-être le mieux l'âme et les mœurs de la province dont ils viennent. Le premier que je notai dans ce caveau de la rue de Buci était chanté par un garçon coiffeur, né à Bourg-en-Bresse. Les noëls bressans ne sont certes pas des noëls de temps de guerre. Les énumérations rabelaisiennes de victuailles y contrastent avec les restrictions de l'époque dépouillée où nous vivons.²¹ » Ce premier chant qu'il recueillit cite diverses spécialités locales et les noms d'éleveurs de volailles ou de restaurateurs qui sont certainement exacts, n'en doutons pas !

Parmi les noëls connus, *Petit Papa Noël* de Tino Rossi eut un immense succès en France à partir de 1946. Le chant apparut dans le film *Destins* de Richard Pottier : les paroles étaient de Raymond Vincy, sur un air du compositeur marseillais Henri Martinet. Le disque fut vendu à plus de quarante millions d'exemplaires à travers le monde. Avec ses « cadeaux par milliers », ce noël évoque la nouvelle société de consommation qui suivit la Seconde Guerre mondiale et s'accrût avec le temps.

19 . Henry Pouaille, *Bible des noëls anciens*, Édition nouvelle, Paris, Club des Éditeurs, , 1958, p. 156-163.

20 . Max Buchon, *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*, Salins, Billet et Duvernois, 1863, p. 59.

21 . *Le Flâneur des deux rives*, 1918, Gallica :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k108552d/f50.item>. p. 49 et suiv.

Les cuisines chaudes et odorantes

Dans les maisons et appartements, l'odeur des gâteaux et des épices règne pendant l'Avent. Noël rassemble les familles et les repas de Noël, réveillons ou déjeuners du jour (voire placés à une date ultérieure selon les possibilités de chacun), doivent être copieux. L'abondance assure l'abondance, et ces repas sont prometteurs pour l'année qui vient. Une valeur magique s'ajoute au luxe temporaire des mets. On appelle ces repas des « réveillons » s'ils ont lieu le soir ou la nuit. Contrairement à celui de Noël qui rassemble les familles, le réveillon de la Saint-Sylvestre, à l'avènement du Nouvel An, se fait avec qui l'on veut. Déjà, les anciens Romains connaissaient les Saturnales au moment du solstice d'hiver, grands repas auxquels ils invitaient leurs esclaves. Et au IV^e siècle de notre ère, dans la Rome impériale, ils se rassemblaient la veille des calendes de janvier pour la *tabula fortunata* (la table porte-bonheur), chargée de mets et de boissons²².

Autrefois, le réveillon de Noël était maigre (soupes, poissons) s'il avait lieu avant la messe de minuit, et gras ensuite (volailles, porc, desserts). Les menus se sont uniformisés depuis les années 1950. Des éléments de l'eau, de l'air et de la terre, que le menu devait comporter en Alsace, continuent de se retrouver dans les formules actuelles : huîtres, saumon fumé, foie gras truffé, chapon, dinde ou oie (qui ont des ailes), porc (jambons...).

Au dessert, la bûche est devenue la norme. Il ne faut pas confondre les petits gâteaux accrochés dans le sapin et les desserts des réveillons. Copieux à l'image des repas, ces desserts sont composés de nombreux ingrédients et truffés de fruits secs ou confits, de massepain ou pâte d'amandes, comme le *Stollen* allemand, le *pudding* ou les *mince pies* anglais, le *panettone* italien. En France, si les nombreux desserts provençaux s'alignent sur ce modèle – on les a limités à treize dans les années 1920 –, la célèbre bûche, tout en étant riche, fait exception. Plus récente que les desserts cités, elle s'est imposée à la fin du XIX^e siècle. Garnie de moka ou de crème glacée, la bûche-dessert, qui ressemble à un gâteau roulé, est décorée d'attributs forestiers. Elle

22 . Françoise Monfrin, « La fête des calendes de janvier, entre Noël et Épiphanie (la rencontre de deux calendriers) », dans *La Nativité et le temps de Noël. Antiquité et Moyen Âge*, Gilles Dorival et Jean-Paul Boyer (dir.) Aix-en-Provence ; Publications de l'université de Provence, 2003, p. 110.



Fig. 6. Carte postale Debauve et Galais, sd, Pâtisserie Quillet, 14 rue de Buci, où œuvrait Antoine Charabot, inventeur de la crème au beurre.

© Société historique du VI^e arrondissement

doit beaucoup à Antoine Charabot, pâtissier de la maison Quillet, 14 rue de Buci, qui inventa vers 1879 la crème au beurre. (fig. 6) Le pâtissier du prince Charles III de Monaco, Pierre Lacam, la mentionne en 1890 dans son *Mémorial de la pâtisserie*.

Ce dessert est inspiré de la bûche de Noël que l'on mettait cérémonieusement à brûler dans la cheminée, lien ouvert sur l'extérieur qui pouvait apporter aussi bien « danger que bénédiction »²³. Une belle bûche, de chêne ou de hêtre (gage de robustesse), parfois d'un bois fruitier (gage de fécondité), brûlait selon les régions toute la nuit de Noël ou lors des trois nuits de Noël, de la Saint-Sylvestre et de l'Épiphanie ou encore un peu chaque soir pendant les « douze jours ». Cette bûche, qui n'était pas un feu habituel, constituait le cœur de la veillée. Partout, avec un caractère véritablement sacré, elle était mise à brûler avec cérémonie dans une cheminée fraîchement balayée et l'avenir a clairement démenti Furetière qui affirmait, dans son *Dictionnaire* de la fin du XVII^e siècle, que ces « cérémonies ne sont plus pratiquées que par des vieilles ». « Cette souche ou chouque est même signalée dans de nombreux droits seigneuriaux, dès le XIII^e siècle, par

23 . Karin Ueltschi, *Histoire véridique du Père Noël. Du traîneau à la botte*, Paris, Imago, 2012, p. 105.

exemple en Normandie », écrivait Roger Vaultier d'après des lettres de rémission du Trésor des chartes²⁴. Le seigneur de La Mallardière à Vertou [Loire-Atlantique actuelle] en recevait une chaque année de ses fermiers, comme le voulait la déclaration du 25 décembre 1643, en échange « d'une quantité de terre en frost et gast nommé Les Poignes »²⁵. La coutume a progressivement disparu à partir de la fin du xix^e siècle, principalement avec l'arrivée des cuisinières en fonte qui ont remplacé les cheminées dans les cuisines « modernes ».

Symbol de vie, de lumière et de purification dans ces nuits très spéciales que l'on croyait hantées d'êtres surnaturels, un feu nocturne accompagne les solstices d'été ou d'hiver. Dans certaines régions, là où étaient nombreux les bergers pour qui Noël était la fête patronale, ce n'était pas seulement un feu domestique qui brûlait dans les cheminées mais un feu de joie, comme à la Saint-Jean, sur une place principale du village. La coutume survit dans les pays méditerranéens, et encore aujourd'hui en Chalosse (la *Hailhe de Nadau*) et en Corse (*u focu di Natale*) par exemple.

La Nativité

Noël est avant tout pour les chrétiens la fête de la Nativité de l'Enfant- Jésus dans une étable ou une grotte de Bethléem au début de notre ère. La date – le VIII^e jour avant les calendes de janvier, soit le 25 décembre – fut attestée pour la première fois en 354 dans un chronographe romain établi vers 330, le *Calendrier philocalien* (du nom de Philocalus, son créateur). En raison d'un recensement, la Vierge et saint Joseph avaient dû quitter Nazareth en Galilée pour venir en Judée. L'évangile de Luc (écrit vers 80-85) parle du manque de place à l'auberge, et c'est auprès d'une mangeoire que Marie mit au monde son divin enfant, fils de Dieu, et l'y coucha (II, 1-14). Les anges avertirent les bergers qui dormaient dans les champs alentour. Puis, l'évangile de Matthieu (écrit vers 80-90) décrit la visite des mages qui, venus

24 . Roger Vaultier, *Le Folklore pendant la Guerre de Cent Ans, d'après les lettres de rémission du Trésor des Chartes*, Paris, Guénégaud, 1965, p. 86.

25 . Selon le marquis de L'Estourbeillon qui l'indiquait en 1895 dans son quatrième *Inventaire des archives des châteaux bretons*, cité par Paul Sébillot, « La bûche de Noël et les redevances féodales », *Revue des traditions populaires*, X, 1895, n° 12, p. 656.

d’Orient, avaient suivi son étoile pour adorer le « roi des Juifs ». Inquiet quand il apprit cette naissance qui pouvait en faire un rival, le roi Hérode ordonna le massacre des enfants de Bethléem âgés de moins de deux ans, les Saints-Innocents (II, 1-18). S’inspirant de prophéties de l’Ancien Testament et des évangiles apocryphes (non canoniques), la tradition ajouta bientôt les deux animaux, l’âne et le bœuf, comme le mot de « mangeoire » le laissait entendre. Elle réduisit les mages au nombre de trois, selon leurs trois précieux cadeaux : l’or, l’encens et la myrrhe, cités par Matthieu. Elle les fit rois, mais ils ne furent représentés avec une couronne qu’à partir du ^{xe} siècle. Au ^{vi^e} siècle, elle leur donna noms et apparence : ils représentaient les trois âges de la vie et venaient des trois continents alors connus, l’Europe, l’Afrique et l’Asie. De très belles peintures murales et huiles sur toile (xix^e siècle) témoignent de ces événements, tant dans l’église Saint-Germain-des-Prés qu’à Notre-Dame-des-Champs.

Au début du ^{vii^e} siècle, le pape Grégoire le Grand témoigne déjà de l’existence à Rome de trois messes de Noël. La messe de Minuit est en réalité la messe de la nuit. Cette messe attirait de nombreux paroissiens et, dans les années 1950, il paraît que l’un des cinémas de Montparnasse était venu en renfort à Notre-Dame-des-Champs pour accueillir les fidèles, tellement il y avait de monde ²⁶!

Les premières représentations de la Nativité apparurent au ^{iv^e} siècle, sur des sarcophages en marbre, en Italie et dans le sud de la France, à Arles et à Saint-Maximin-La Sainte-Baume par exemple. François d’Assise en 1223 fit dire la messe au-dessus d’une mangeoire dans une grotte des Abruzzes (Italie), en présence d’un âne et d’un bœuf, avec de la paille au sol. Il eut le mérite de transposer la Nativité hors d’une église, mais n’est pas vraiment l’inventeur de la crèche. Des représentations vivantes avaient lieu à son époque, en particulier dans l’église romaine de Sainte-Marie-Majeure auprès d’une « relique » de la mangeoire. Les crèches, parfois grandeur nature, apparurent dans les églises à partir du ^{xvi^e} siècle, ainsi à Prague en 1562. Les premières crèches familiales suivirent en Italie, à Naples en particulier au ^{xvii^e} siècle, où les tableaux figuraient les diverses scènes décrites dans les évangiles. Ce serait en raison de la Révolution française, les églises étant fermées, que les crèches familiales se développèrent en Pro-

26 Selon une auditrice de France-Inter, en décembre 2018, lors de l’émission *Les idées reçues autour de Noël*, avec Ali Reibihi.



Fig. 7. Crèche vivante, place Saint-Sulpice, 1951

© Société historique du VI^e arrondissement

rence, puis gagnèrent progressivement toute la France. Les santons représentaient les habitants d'un village entier en costume Restauration avec une offrande pour la Sainte Famille, comme le faisaient les bergers et les mages. Dans le quartier de Saint-Sulpice, les nombreuses boutiques d'art liturgique, disparues pour la plupart, étaient très fréquentées à l'approche de Noël.

Avec le concours de la Mairie de Paris, furent exposées sous une tente place Saint-Sulpice diverses crèches dans les années 1980. La *Crèche merveilleuse* de 17 mètres de long de Primo Filippi remporta un tel succès en 1982 – 246 000 visiteurs en moins d'un mois – qu'elle fut à nouveau exposée en 1983. Grâce au maire du VI^e, Pierre Bas, l'exposition d'une crèche péruvienne eut lieu en 1986 à l'intérieur de la mairie. On connaît les querelles d'aujourd'hui à propos des crèches dans les lieux publics ! Cependant, le hall du Parlement européen à

Bruxelles est décoré d'une crèche au moment de Noël et sa suppression choquerait plus d'un pays d'Europe.

En 1951, une manifestation, place Saint-Sulpice, présentait une crèche vivante : la Vierge portant son poupon était juchée sur un âne, et suivie des trois mages. (fig. 7) Le Père Noël, revêtu d'une houppelande, était à ses côtés. L'Église n'était pas opposée au Père Noël jusqu'aux années 1950, « fidèle messager » de l'Enfant Jésus²⁷. Mais les choses allaient changer. Le 23 décembre de cette même année 1951, à Dijon, un vicaire décida de brûler, devant les enfants des patronages, son effigie pendue aux grilles de la cathédrale Saint-Bénigne. Le maire, le chanoine Kir, s'en offusqua lui-même et le lendemain, fit apparaître un Père Noël sur les toits de la mairie. C'est justement pendant ces années 1950 que le fossé entre Noël païen et Noël chrétien allait se creuser par la voix de certains évêques et journalistes chrétiens.

Inspiré de saint Nicolas et du Chasseur sauvage, selon un mythe répandu en Europe, le Père Noël vient de l'hiver (du pôle Nord) et se déplace dans les airs en traîneau conduit par des rennes. En 1822, un pasteur de l'État de New York, Clement Clark Moore, décrivit dans un poème un minuscule *saint Nick* descendu par la cheminée déposer ses cadeaux, tandis que ses rennes piaffait sur le toit de la maison. Ses vêtements étaient couleur de suie, et son aspect rebondi et malicieux n'était plus celui, hiératique et sévère, de saint Nicolas ! À partir de 1860, les dessins de Thomas Nast répandirent son image et la publicité allait vite s'emparer du personnage représenté souvent en rouge, mais aussi en vert ou en bleu avec une taille normale. Vers 1930, par sa campagne venue d'Atlanta, Coca Cola fixa son image à travers le monde sans en être l'inventeur : pour toujours vêtu de rouge, il serait dorénavant connu dans le monde entier.

Noël n'est pas près de s'éteindre, ni dans le VI^e, ni ailleurs. Même si le souhait de « joyeux Noël » est rejeté, paraissant aujourd'hui trop confessionnel, la fête restera toujours ce moment de chaleur et de générosité si important à nos coeurs en ce moment crucial du solstice d'hiver, difficile pour les personnes seules, malades ou en deuil. Noël prouve là sa dimension intemporelle où l'au-delà n'est jamais loin.

27 . Lu dans un article du journaliste François Veuillot, dans un numéro de *Lectures pour tous* de 1903.